

VANCOUVER

Cette année-là, j'avais quinze ans... adolescente rebelle sous des airs timides, je m'efforçais de plaire à mes parents, eux si attachés aux convenances, au savoir-vivre impeccable. Mon père était médecin de campagne comme on dit aujourd'hui et fou de vieilles pierres au point d'avoir acheté les ruines du château médiéval du village en bordure d'un bois. Il comptait le restaurer à ses heures perdues mais en avait peu. Ma mère faisait office d'assistante médicale, de ce fait j'étais habituée à me débrouiller souvent seule. Mes copines m'enviaient, j'organisais de temps à autre de petites fêtes où nous écoutions à tue-tête les tubes du moment : Berger, Cabrel, Abba, Police... J'étais à la fois une solitaire, une rêveuse, une fille qui s'inventait des histoires, qui avait parfois envie de casser les codes et de vivre des aventures.

Cet été 1980, en juillet, mes parents louèrent une villa en bord de mer, la même depuis cinq ans. Ce qui me plaisait surtout c'était de retrouver mon copain Philippe. Nous nous ressemblions dans bien des domaines. Nous faisons de longues balades le long des chemins douaniers à la recherche de quelques mésaventures. Nous étions souvent déçus et nous finissions assis sur un rocher à l'aplomb de la mer à refaire le monde. Un jour j'ai évoqué la ruine acquise par mon père :

- Quelle chance Christine ! un vieux château ... il est peut-être hanté...ou il cache un trésor... tu te rends compte toi qui rêve de choses extraordinaires !
- C'est vrai, je n'y avais pas songé. Pour le moment mon père refuse que j'aie m'y promener seule même dans le parc, à croire qu'il y a des fantômes...
- Ton père t'adore, il est prêt à tout pour faire plaisir à sa fille chérie ! je suis sûre que tu sauras le convaincre de changer d'avis.

Le soir même je m'arrangeais pour engager une conversation avec mon père sur le château, démontrant un vif et soudain intérêt pour le Moyen âge. Il parut étonné, pourtant à ma grande surprise, j'obtins assez facilement l'autorisation d'aller explorer cette œuvre d'art en perdition à notre retour.

Les derniers jours de vacances me parurent une éternité... je me voyais déjà armée d'une lampe arpentant couloirs, escaliers en colimaçon, tunnels envahis de lierres en quête de sensations sûrement, de trésors peut-être.

Nous primes la route un samedi matin sous une chaleur caniculaire et après plus de sept heures de voyage la délivrance arriva enfin : nous étions à la maison.

Dès le lendemain matin j'enfourchais ma bicyclette direction « Le Bois de la Falaise ». Je n'étais venue qu'une seule fois avec mes parents et tout à coup la bâtisse me parut plus imposante, moins délabrée. On pouvait entrer facilement dans le parc, les dépendances étaient toutes libres d'accès, mais pour l'intérieur il fallait une clé que mon père n'avait pas jugé opportun de me confier pour l'instant.

De hautes herbes avaient envahi les parterres d'où émergeaient çà et là quelques rosiers, dahlias, iris. Je pouvais la porte de ce qui avait dû être une écurie. On devinait les box, de la paille tombée en poussière recouvrait le sol, de vieilles auges rouillées étaient renversées. En fermant les yeux je sentais la présence des chevaux, je les voyais : un pursang à la robe caramel, un arabe blanc et un frison noir qui semblait me fixer...

- Alors Mademoiselle curieuse ?

Je sursautais, c'était mon père accompagné du garde champêtre.

- Papa ? que fais-tu là ?
- Mr Renoir m'a appelé pour m'informer que quelqu'un s'était introduit dans l'enceinte du château... Mr Renoir je vous présente ma fille Christine, UNIQUE dans tous les sens du terme ! Merci cependant de m'avoir averti Garde. Quant à toi Chipie, maintenant que tu es là, voici la clé au cas où tu voudrais aussi jeter un coup d'œil à l'intérieur...et tu refermes en partant je compte sur toi !
- Merci papa, je t'adore !
- C'est ça... je file, j'ai des visites.

Toute émoussée je glissais la clé dans la serrure qui résista un peu puis céda dans un craquement funeste.

Le hall d'entrée était froid et sombre... j'hésitais, j'avais prudemment dans la première salle vide où trônait une imposante cheminée en pierre, la seconde plus petite contenait encore un coffre en bois ancien sur le couvercle duquel était sculpté un gisant. L'atmosphère était un peu angoissante, les vitres étaient trop sales pour laisser passer correctement la lumière extérieure ce qui rendait l'endroit encore plus inquiétant. Mes jambes tremblaient, que m'arrivait-il ? je n'allais quand même pas me laisser impressionner par des pièces presque vides. Je m'approchais du coffre, il n'y avait aucune fermeture. Je me remémorais les paroles de Philippe :

- *Un château comme cela peut cacher un trésor*

et si c'était là...

La main tremblante je soulevais le couvercle et mon sang se figea dans mes veines... il y avait quelque chose... ou plutôt quelqu'un ... le visage ensanglanté ... inerte... un cadavre !!! sans réfléchir je pris mes jambes à mon cou, traversais le parc sans respirer, enfourchais ma bicyclette machinalement et finis haletante dans le cabinet de mon père.

- Papa ! un cadavre ! dans le coffre... il est mort... je crois...ou peut-être il dort... non il saigne...
- Calme-toi ! je ne comprends rien. Tu peux me redire tout cela dans l'ordre.

Une fois mon récit devenu audible, mon père appela Mr Renoir. Nous nous rendîmes tous les trois au château dans un silence de mort.

Je trainais des pieds pour rentrer et aller jusqu'au coffre, pétrifiée, en sanglots. C'est le garde-champêtre qui ouvrit le coffre.

- Docteur, c'est vide.

J'étais médusée, mon père lui se mit en colère

- Christine si c'est une blague, elle est de mauvais goût. Je n'ai pas de temps à perdre avec tes élucubrations.
- Mais papa, je t'assure, il y avait un corps là...
- Tu pourrais le décrire ?
- Euh ! non. J'ai eu trop peur !
- Je crois que ton imagination débordante t'a joué des tours. Je suis désolé Mr Renoir de vous avoir dérangé pour rien. Quant à toi Christine je t'interdis de revenir ici seule.

Dépitée, je remontais dans la voiture. Était-il possible que j'ai eu une hallucination ? Je savais que non.

Une semaine plus tard dans le village on ne parlait plus que d'un cadavre retrouvé près du pont de chemin de fer. Il y avait un appel à témoin, la victime n'avait pas été identifiée. La photo sur le journal me cloua sur place, ce visage bien abimé, c'était le mort du coffre... de toutes façons on ne me croirait pas une adolescente à l'imagination fertile, alors je choisis de ne rien dire.

C'était la première affaire criminelle de la région depuis des dizaines d'années. L'affaire fit grand bruit et alimenta largement la conversation de la boutique de l'épicier à celle du boulanger en passant par le fleuriste durant plusieurs semaines. Les commentaires étaient d'autant plus acides que la gendarmerie semblait incapable d'avancer dans l'enquête tant pour identifier la victime que pour trouver l'assassin.

De mon côté je faisais régulièrement des cauchemars qui me réveillaient au cœur de la nuit parfois en hurlant. C'était toujours le même scénario : le cadavre dans le coffre puis un homme jeune sorti des ténèbres qui me demandait de le secourir. Alertée par mes cris, ma mère venait à mon chevet pour me rassurer et me faisait boire un lait chaud avec du miel en disant que cela me calmerait et éloignerait les mauvaises ondes.

Un matin, alors que ma nuit avait été particulièrement agitée, j'entendis mes parents parlaient fort dans la cuisine. J'approchais sans bruit pour écouter :

- Pierre ce n'est tout de même pas normal qu'elle cauchemarde ainsi. Et si elle avait vraiment vu un cadavre dans le coffre ?
- Mais enfin Jeanne, le garde champêtre était témoin il n'y avait absolument rien dans ce foutu coffre ! C'est elle qui a ouvert la porte, il n'y avait aucun signe d'effraction.
- Peut-être mais dans ces vieilles bâtisses il y avait souvent des passages secrets, des galeries souterraines.
- Rien de tel ne figurait sur les plans et j'avais vérifié moi-même toutes les issues étaient fermées.

Sur ces paroles ma mère capitula. Cependant les suppositions émises par ma mère correspondaient à celles auxquelles je songeais sans oser en parler bien sûr !

Le temps vient à bout de tout, au fil des semaines je m'apaisais de même que les ragots divers et variés sur L'AFFAIRE s'essoufflaient.

Arriva la rentrée de septembre, je rejoignis le lycée en classe de quatrième. La victime n'était toujours pas identifiée et je trouvais cela ahurissant. Il y avait sans doute quelqu'un quelque part qui connaissait cet homme, qui l'attendait, une famille qui le cherchait et pourtant il risquait de finir dans la fosse commune !

Las des critiques de ses concitoyens, le maire convoqua le commandant de Gendarmerie et on vit bientôt arriver de Paris un criminologue, une pointure à ce qu'on disait. Effectivement les résultats furent fulgurants. On ne sait par quel miracle il détermina que l'individu s'appelait Jules Quentin, ferrailleur (et braconnier à ses heures), inconnu des services de police, ayant quitté la région très jeune et dont le père était bien connu de la population locale. Pour les circonstances et l'auteur des faits il fallut encore un peu de temps mais la résolution fut un coup de tonnerre dans le village : l'assassin était le garde-champêtre, le mobile était assez flou mais tout le monde était satisfait.

Mon père ne fit aucun commentaire sur l'arrestation, il ne semblait même pas surpris. Une petite voix me soufflait que le cadavre avait bien fait une escale dans le coffre mais impossible de le prouver sans en parler à la Police. Un point positif était que mes cauchemars étaient de plus en plus rares. Le travail du criminologue m'avait impressionné, je trouvais cela fascinant. Moi qui jusqu'ici à

la question : que veux-tu faire plus tard ? répondais... je ne sais pas... on verra... me trouvais face à une évidence je serais criminologue.

Mes années lycée s'écoulèrent à la vitesse de l'éclair. J'étais studieuse, motivée mais n'oubliais pas de me distraire avec mon groupe de copains.

Une fois le baccalauréat en poche (mention Très bien), mes parents m'installèrent à Paris où je suivis des études de droit à Paris 8 où en collaboration avec l'Institut Médico-Légal on pouvait préparer un Master en science criminelle. Il y avait une excellente ambiance dans ma promotion. Absorbée par mes études je rentrais peu voir mes parents mais ils me sentaient tellement heureuse qu'ils ne m'en voulaient pas. Comme tous les jeunes de notre âge nous savions aussi décompresser et faire la fête et c'est au cours de l'une d'elle que j'ai revu une fois mon copain de vacances Philippe. IL était devenu un très beau jeune homme qui envisageait de devenir avocat.

Après cinq ans de dur labeur je décrochais haut la main mon diplôme. Mes parents n'étaient pas peu fiers ! Pour me récompenser ils m'offrirent un voyage dans le pays de mon choix. J'optais pour Vancouver, un livre à la bibliothèque de l'université m'avait donné envie de connaître cette ville.

Mon père avait joué les agences de voyage : billet d'avion, transfert, hébergement et une coquette somme d'argent de poche, il avait tout prévu. Je devais partir le 10 juillet pour deux semaines. Ma mère vivait mal que sa PETITE fille de 23 ans parte seule de l'autre côté de l'Atlantique, mon père la rassurait en lui disant que je serais hébergée dans une auberge de jeunesse haut de gamme où je pourrais trouver toute l'assistance nécessaire si besoin.

J'attendis le jour du départ avec impatience et lorsqu'enfin je fus dans la salle d'embarquement à Roissy je ne tenais pas en place.

10h26mn de vol et 9h de décalage plus tard j'étais à Vancouver. Le taxi qui me prit en charge connaissait bien l'endroit où j'allais. En quittant l'enceinte de l'Aéroport ce qui me surpris d'abord ce fut la largeur des avenues, puis la taille des voitures rien que des véhicules très hauts très larges, la hauteur des immeubles... tout me paraissait démesuré. On voyait parfois coincé entre deux tours ici une église, là une villa qui paraissaient du fait de l'environnement minuscule.

L'Auberge était située dans le centre pas loin de la Baie de Vancouver qui donnait sur l'Océan Pacifique. J'écarquillais les yeux, j'étais fascinée, c'était encore plus beau qu'en photo.

Je fus accueillie par une adorable hôtesse, ma chambre était très confortable, je savais que j'allais passer un fabuleux séjour.

Dès le lendemain je me mis en quête de visiter la ville, le quartier chinois, le quartier historique avec ses rues pavées et sa célèbre horloge à vapeur, le musée scientifique, l'aquarium.

J'ai rapidement sympathisé avec d'autres français à l'auberge. Ensemble nous avons fait quelques excursions : la côte Nord de Vancouver, Stanley Park... Les Canadiens étaient d'une gentillesse extrême, je me sentais bien dans cette ville.

Je ne voyais pas le temps passait pourtant c'est bien ce qu'il faisait... et lorsque sonna l'heure du retour j'avais presque les larmes aux yeux.

C'est par un vol de nuit que je rentrais à Paris. J'ai encore aujourd'hui dans les yeux cette première image de Vancouver illuminée, de ces milliers de lumières qui inondaient le ciel sombre, devenant de plus en plus petites au fur et à mesure que l'avion prenait de l'altitude jusqu'à devenir comme des

poussières fluorescentes dans le linceul de la nuit. Je fermais les yeux la tête pleine de souvenirs éblouissants comme le soleil.

A mon arrivée à Charles de Gaulle, mes parents m'attendaient. Si quitter Vancouver avait été difficile les retrouver était un immense plaisir. Ils me posèrent mille questions, empressée de raconter mon séjour je ressentais à peine le décalage horaire. Après une bonne nuit de sommeil, je m'affairais à défaire mes bagages lorsque mon père me convoqua dans son bureau.

- Christine, on doit maintenant parler de ton avenir. Dans quel milieu veux-tu exercer ton métier : la police, le milieu carcéral, pénal, clinique...
- Dans un commissariat. J'ai commencé à me renseigner sur les modalités.
- Ça tombe bien, je me suis permis de contacter mon vieil ami d'enfance Charles de Malet, il est commissaire à Paris dans le 16^e arrondissement. Ton profil pourrait l'intéresser. Voilà son téléphone, il attend ton appel.
- Papa tu es formidable !! Merci

Dès le lendemain je pris contact avec le Commissaire qui me donna rendez-vous dans son bureau la semaine suivante.

Charles de Malet était un homme impressionnant pour moi la frêle jeune femme fraîchement sortie de l'université.

- Mademoiselle, sachez d'abord que vous n'aurez aucun passe-droit, si je vous recrute ce sera sur vos aptitudes, vos compétences. Notre Expert en Criminologie devrait partir en retraite l'an prochain. Nous cherchons quelqu'un qui, certes aurait votre formation mais aussi, le goût de l'analyse, l'esprit critique, qui serait capable de comprendre et d'expliquer le fait criminel. Cela demande également une grande disponibilité et d'aimer travailler en équipe. Compte tenu de votre profil on commence en général par des missions à durée déterminée qui vous laisse le temps de préparer le concours de l'école de Police.

Je buvais ses paroles en espérant qu'à l'issue de notre entretien il accepterait de m'intégrer dans son commissariat. C'est le lendemain qu'il m'appela pour me donner une réponse positive.

Ainsi débuta ma carrière, je travaillais en binôme avec l'expert en titre, un fin pédagogue qui m'associait à chacune des affaires qu'il traitait et pourvu d'une extrême gentillesse. Il disait de moi que j'étais une bonne recrue.

Presqu'un an s'était écoulé, le concours était pour bientôt cependant il me stressait moins que la perspective de me retrouver sous peu Expert seule aux commandes.

A peine arrivée au bureau un matin, une femme de ménage employée dans un luxueux appartement de la rue Ranelagh avait appelé pour signaler qu'elle venait de découvrir sa patronne et un homme qu'elle ne connaissait pas inertes dans le salon.

Une équipe fut envoyée immédiatement sur place et je fus du voyage.

La femme gisait sur le tapis persan une balle en plein cœur, l'homme était affalé sur le canapé de cuir blanc la tête ensanglantée. Lorsque le médecin légiste approcha de lui il hurla :

- Vite une ambulance ! il est vivant !!

Conduit à l'hôpital il était dans le coma, aucun papier n'avait été retrouvé ni sur lui ni dans l'appartement. La femme était une richissime baronne russe qui vivait ici depuis de nombreuses années sans histoire selon l'enquête de voisinage.

Identifier l'homme devenait ma priorité, sûrement en souvenir du cadavre du coffre...

Je demandais, à défaut d'autres éléments, de comparer ses empreintes à notre fichier. La scientifique se chargea de l'opération et le lendemain mon collègue Cédric débarqua guilleret à mon bureau :

- Louis Cédar, 55 ans, vol et braquage à main armée, multirécidiviste, sorti de prison il y a deux ans. Pas entendu parlé de lui depuis.

Le nom me fit sursauter... mais peut-être avais-je mal entendu !

- Quel nom Cédric ?
- Louis Cédar.

J'avais bien entendu. Cédar était le nom de jeune fille de ma mère. Elle était fille unique sans beaucoup de famille et mes grands-parents étaient décédés quand j'avais 5 ans. Était-ce de la même famille ? ou un homonyme ?

Mon collègue se rendit compte de mon trouble.

- Tout va bien Christine ?
- Oui oui...

L'enquête s'annonçait difficile, on sentait flottait l'odeur de la mafia russe. Louis Cédar était dans un état très critique. J'essayais de suivre les investigations au plus près.

Un soir le Commissaire me demanda de passer à son bureau.

- Mademoiselle je suis particulièrement satisfait de votre travail mais aujourd'hui j'ai un gros problème.

Mon sang ne fit qu'un tour, il poursuivit :

- Louis Cédar est au plus mal et en pareille circonstance nous avons le devoir de prévenir la famille. Cet individu a une sœur « Jeanne Cédar » et il me semble que vous la connaissez bien puisque c'est votre mère...
- Commissaire il doit y avoir confusion, ma mère est fille unique.
- En êtes vous sûre Mademoiselle ?
- Oui
- A votre place je me renseignerais mieux, en appelant votre maman par exemple. Je compte sur vous.

J'aurais voulu disparaître sous terre... j'avais honte mais surtout j'étais en colère. ELLE n'avait pas pu me faire ça !!!

Sans plus attendre je m'isolais pour appeler d'abord mon père... il devait y avoir une explication...

Je tombais sur le répondeur mais mon message était suffisamment alarmant pour qu'il me rappelle dans l'heure. Sans lui laisser le temps de parler, je déversais ma fureur :

- Papa tu savais que maman avait un frère braqueur, voleur, récidiviste ?? On l'a retrouvé dans le coma près d'une femme assassinée... de quoi j'ai l'air ??? vous voulez ruiner ma carrière !

- Christine calme toi.
- Ah Parce que c'est vrai ! tu veux que je me calme alors que vous me mentez depuis bientôt 25 ans !
- Ma chérie, les secrets de famille qui n'en a pas ? Ta mère avait honte elle avait rompu les ponts avec lui bien avant notre mariage. Si nous ne nous étions pas mariés elle envisageait même de changer de nom. C'est le chagrin qui a emporté tes grands-parents. Elle lui en veut à mort !
- Eh bien elle va être satisfaite car il va bientôt mourir.

Je coupais la conversation verte de rage ! Il allait me falloir du temps pour pardonner à mes parents, surtout à ma mère. Elle est allée à l'enterrement de son frère, je ne sais pas si c'était par devoir ou par pitié. Pour une fois Louis n'y était pour rien dans cette affaire, seulement un dommage collatéral.

On officialisa mon statut d'Expert en criminologie en même temps qu'on fêtait le départ à la retraite de mon prédécesseur.

Mes relations avec mes parents restèrent glaciales encore plusieurs mois même si mon père prenait soin de me téléphoner régulièrement. En réalité ils me manquaient mais je ne parvenais pas à oublier ce que j'appelais la trahison de ma mère.

Je passais beaucoup de temps au bureau et c'est vrai qu'hors des murs du commissariat ma vie sociale était proche du néant. Cédric de la Scientifique m'invitait de temps à autre à prendre un pot, je sentais bien que je ne lui étais pas indifférente.

Une fin de journée où nous venions de boucler une affaire complexe qui nous avait pris plusieurs mois, l'équipe proposa de se faire un resto pour fêter cela.

Nous avons quelques habitudes à deux rues de là chez un Italien. Lorsqu'il nous voyait débarquer il savait qu'il ne fermerait pas à l'heure mais le montant de l'addition valait bien un petit effort.

La soirée fut animée, on mangeait, on riait, on buvait et Cédric se faisait de plus en plus proche ce qui n'était pas au fond pour me déplaire. Malgré le brouhaha nous parvenions à avoir une conversation à deux où il me raconta sa vie dont je n'ai à peu près rien retenu sauf un élément qui m'a interpellé : il entrecoupait souvent son discours de « c'était avant qu'il disparaisse ». Par délicatesse je n'osais pas demander de qui il s'agissait, ce souvenir avait l'air tellement douloureux.

A la fin de la soirée tout naturellement il proposa de me raccompagner chez moi. Je me doutais qu'il espérait un dernier verre mais cela ne me paraissait pas une bonne idée à ce moment-là. Je déposais une bise appuyée sur sa joue, une pointe de déception traversa son regard lorsque je suis descendue de la voiture, il démarra en faisant crisser les pneus, de rage sûrement.

Le réveil fut un peu difficile mais un café fort et une bonne douche me remirent d'aplomb.

Lorsque j'arrivais au bureau Cédric était dans le hall, il tourna les talons en m'apercevant. IL fut cependant obligé de venir jusqu'à mon bureau pour me donner des résultats d'investigation. Il revint sur ses pas avant de sortir :

- Excuse-moi Christine j'ai mal réagi tout à l'heure. Nous avons passé une super soirée hier et tu as eu raison de ne pas me proposer un dernier verre nous n'étions pas dans notre état normal cela aurait pu tout gâcher. Accepterais-tu de dîner avec moi demain soir juste tous les deux ?
- Avec grand plaisir Cédric.

Il avait réservé dans un très bel établissement spécialisé dans les fruits de mer le Chasse-Marée

La conversation tournait autour de nos goûts, la famille...il racontait...

- Cela me fait plaisir que tu apprécies autant les fruits de mer. Tu sais ma famille est originaire de Bretagne. J'avais un oncle qui était pêcheur aux Glénant. J'adorais l'accompagner, on partait très tôt le matin. Lorsque la mer était mauvaise parfois j'étais malade. Un jour tonton m'a fait boire un peu de vin blanc pour que j'aille mieux... il s'est pris une sérieuse engueulade par ma mère. J'ai vraiment passé des moments inoubliables avec mes cousins et les copains du coin... mais tout a changé lorsqu'il a disparu, j'y étais tellement attachée.
- Je comprends Cedric, c'est toujours difficile de perdre quelqu'un...
- Oui. J'ai encore du mal à en parler... excuse-moi.
- Tu verras le temps apaise le chagrin et il ne reste que les bons souvenirs.

Devant sa mine déconfite je n'insistais pas davantage et essayais de trouver un sujet plus léger. Cette disparition et le mystère autour d'elle m'intriguaient mais bon ! Voir ce grand gaillard presque aux bords des larmes m'émouvait, aussi lorsqu'il me prit la main je me laissais faire et le baiser qui s'en suit fut délicieux.

Dans un roman à l'eau de rose on dirait que la soirée se termina comme prévu... ce n'est pas faux.

Il était tendre, délicat, ce fut une nuit de chine, nuit câline, nuit d'amour...

Nous nous arrangeâmes pour arriver séparément au bureau le lendemain.

Jour après jour nous apprenions à nous connaître, j'étais sur un petit nuage. Un jour à la machine à café je le surpris en grande conversation avec la secrétaire du Commissaire, elle minaudait, lui charmait... mon arrivée parut les mettre mal à l'aise.

Comme prévu pendant nous nous retrouvâmes en fin de journée et la soirée fut des plus agréables.

Je ne tenais pas à ce que notre histoire fît le tour du Commissariat, lui non plus, nous nous arrangions donc pour éviter de nous montrer ensemble aux heures de travail.

Mon plus proche collaborateur perdit brutalement son père dans un accident de voiture. Lorsqu'au cours d'une discussion entre collègues aux détours d'un couloir nous évoquions la souffrance que pouvait générer la perte d'un être cher, j'en vint avec l'un d'eux à évoquer Cédric et son traumatisme suite à la disparition d'un de ses proches au point de ne pas pouvoir l'évoquer clairement. Mon collègue éclata de rire.

- Je ne vois pas ce qu'il y a de dôle, lui lançai-je agacée.
- Je pense que tu le verras lorsque tu sauras... mais c'est bien rôdé ça marche à tous les coups.
- Tu pourrais être plus clair ?
- C'est son chat qui a disparu
- Pardon ? son chat ?
- Oui, un magnifique chat persan d'accord, mais un chat !
- Et qu'est-ce qui est bien rôdé ?
- Eh bien c'est simple il se sert de cela pour attendrir les filles, en restant mystérieux sur la qualité du disparu... Tu ne t'es pas fait avoir au moins Christine.
- Pas du tout !

Bienvenue dans le monde des manipulateurs pensais-je, après cette révélation. Beau garçon, intelligent, doux, quel besoin avait-il de jouer cette comédie pour séduire les femmes. Et si c'était de fausses rumeurs, des jaloux de son succès auprès de la gante féminine. Je restais donc prudente avant de tout lui jeter à la figure, de l'expédier dans le monde des menteurs et de le rayer de ma vie.

Il me rejoignit chez moi vers 20h, le dîner fut plus calme qu'à l'habitude. A peine la table desservie il reçut un coup de fil du Commissariat, on avait retrouvé le corps d'une femme dans un local poubelle il devait se rendre sur place. Je ne le reverrais sûrement pas de la soirée.

Deux heures plus tard le Commissaire m'appelait je devais rejoindre l'équipe. Sur place prostrée près du cadavre on avait retrouvé une jeune fille un couteau à la main. Tout laissait à penser qu'elle était l'assassin même si elle niait en bloc entre deux sanglots. Elle fut emmenée au Poste, réclama un avocat il fallait trouver un commis d'office à plus de 22h ! Dans la liste des avocats d'astreinte figurait Philippe Vincent mon vieux copain... sans hésiter je l'appelais depuis mon poste fixe.

- Allo Maître Philippe Vincent ?
- C'est moi répondit une voix un peu embrumée mais que je connaissais bien.
- Pourriez-vous venir immédiatement au commissariat du 16è vous êtes désignés pour être l'avocat de Mlle Karen Minot.
- Christine ? pas drôle ta blague ! comment vas-tu ?
- Bonsoir Philippe, c'est bien moi mais ce n'est pas une blague... on t'attend vraiment.
- Ok j'arrive. Pour une fois que nous allons travailler ensemble j'adore !

Une fois les formalités administratives diverses et variées terminées Philippe m'invita à aller prendre un verre dans un Pub vers les Champs Elysées.

Attablés devant deux bières nous nous remémorions nos vacances en bord de mer, nos balades sur les chemins douaniers, sans oublier de demander si j'avais finalement trouvé un trésor dans le château de mon père.

Note conversation ressemblait presque à celles de nos quinze ans pourtant je ne retrouvais pas dans ses yeux bleus l'étincelle qui à l'époque faisait chavirer toutes les filles. J'avais dû embellir mes souvenirs. En fait, ce soir-là je le trouvais un peu bizarre.

- Quoi de neuf dans ta vie Philippe ?
- Professionnellement ça va plutôt bien, côté perso bien sûr j'ai eu quelques aventures mais tu sais bien que la seule que j'aime c'est toi.

Il prononça ces mots d'une voix blanche en saisissant ma main fermement. A défaut de pouvoir me dégager je tentais une réponse sans saveur :

- Tu mérites mieux que moi Philippe, tu sais bien que j'ai un sale caractère.
- Tu te sous estimes ma belle. Tu es la plus douce des femmes... tu es Adorable, Attirante, Attachante, Attentionné, Attendrissante...
- Ah oui ! 5A comme les andouillettes ! je ne sais pas comment je dois le prendre même si ces qualificatifs sont tous très flatteurs... lui répondis-je en éclatant de rire.
- Tu es méchante Christine, me répondit-il en serrant un peu plus fort ma main. Tu te moques de moi, tu veux donc me faire souffrir.... Te souviens-tu de nos promesses ?

Le ton n'était pas à la plaisanterie, son regard était devenu diabolique... son visage avait pris une expression malveillante. Je ne me souvenais d'aucune des promesses dont il parlait. Je tentais toutefois une esquivé :

- Nous avons quinze ans à cet âge on dit et on fait beaucoup de bêtises. D'ailleurs nous étions juste copain, tu sortais avec Sylvie la fille du pâtissier.
- Tu n'avais donc rien compris, je voulais te rendre jalouse ! depuis le premier jour où tu es apparue au Club Mickey, avec ta jolie petite robe à fleurs roses et bleues, je savais que tu étais la femme de ma vie et tu le savais aussi ... on n'échappe pas à son destin !

A cet instant il me fit peur... je ne savais plus quoi dire pire je n'osais pas répondre...il m'oppressait. Lorsque mon téléphone retentit j'étais soulagée. C'était Cédric.

- Allo mon chéri, lançais-je.

Je ne l'avais jamais appelé ainsi mais je me disais que cela calmerait peut-être les ardeurs de Philippe. Cédric fut sans doute surpris mais enchaina tout naturellement.

- Oui Ma chérie, j'ai terminé mon PV d'audition on rentre ensemble ?
- En fait, mon chéri le commis d'office est un vieux copain que je n'avais pas vu depuis des lustres. On est venu au Pub tu sais au bas des Champs, si tu te sens le courage tu peux nous rejoindre, cela me ferait plaisir de te le présenter...

Je sentais la pression augmentait sur ma main, le regard de Philippe devenait menaçant.

- Ok ma puce, j'arrive. répondit Cédric
- Parfait, nous sommes vers le fonds à droite.

A peine avais-je raccroché que je me pris une volée de bois verts verbale.

- Tu m'as trahi ! tu étais et tu es à moi depuis toujours et pour toujours.
- Philippe je ne t'ai jamais rien promis. Tu es tombé sur la tête !
- Tu as la mémoire courte ! de plus tu forniques avec n'importe qui...TU ES UNE SALOPE !!!
- Mais tu es fou !!!

Il hurla si fort qu'un serveur surgit presque simultanément à l'arrivée de Cédric. Philippe s'était calmé.

- Tout va bien, le rassurais-je. Cédric je te présente Philippe.
- Enchanté
- Moi de même Cédric, répondit Philippe avec un large sourire. Cela me fait plaisir de la voir amoureuse et vous avez l'air de quelqu'un de bien. Prenez bien soin d'elle surtout sinon vous aurez affaire à moi. Asseyez-vous, une bière ?

J'hallucinai ! C'était Dr Jekyll et Mr Hyde ! J'avais récupéré ma main, qu'il avait lâché à l'entrée de Cédric, toute meurtrie.

C'était surréaliste. Philippe discutait avec Cédric comme on discute avec un vieux pote.

Lorsque nous rentrâmes à l'appartement Cédric me trouva étrange :

- Tout va bien Christine ? tu es singulière ce soir !
- Je suis fatiguée, les affaires qui déboulent à 22h ça m'épuise !

Ma nuit fut très agitée. Je savais que j'allais être amenée à revoir Philippe pour l'enquête et cela m'angoissait. En ouvrant mon portable au petit matin je trouvais quelques messages salaces et menaçants, la journée commençait mal.

La prévenue fit une crise de nerf le lendemain dans sa cellule, elle réclamait son avocat à corps et à cri. Je dus donc appeler Philippe.

- Oh ma chérie, comme je suis heureux que tu m'appelles de bon matin. Tu as passé une bonne nuit j'espère. J'ai été dur avec toi hier, excuse-moi, mais qui aime bien châtie bien.

Je choisis de répondre sur le mode professionnel

- Maître, votre cliente vous réclame. Je vous remercie de venir dès que possible.
- Tu recommences à m'ignorer... tu ne l'emporteras pas au paradis, tu es une...

Je n'attends pas la fin pour couper la conversation.

Lorsqu'il arriva au Commissariat je me débrouillais pour qu'un agent le conduise directement à sa cliente. Je ne tenais pas à le croiser.

Une demi-heure plus tard Cédric déboula dans mon bureau, tout excité :

- Je viens de voir Philippe. Il est vraiment sympa, il a proposé de nous inviter tous les deux à dîner chez lui samedi soir. J'ai dit oui.
- Cédric, tu seras gentil la prochaine fois de me demander mon avis avant d'accepter une invitation ...surtout si elle vient de Philippe. Je ne sais pas sûr de pouvoir me réjouir de cette sollicitation !

Je terminais à peine ma phrase que Philippe était dans l'encadrure de ma porte.

- Il vaudrait mieux pour tout le monde que tu viennes et que tu t'en réjouisses, tu verras nous passerons une soirée mémorable...au revoir Cédric, à samedi.

J'étais tétanisée intérieurement... Cédric me regarda dubitatif :

- Qu'est-ce qu'il a voulu dire
- Rien, il fait de l'humour noir parfois.

Pas sûr que ma réponse ait satisfait Cédric aux vues de son regard interrogateur en sortant.

Dans le quart d'heure qui suivit arriva sur mon portable personnel un sms de Philippe :

-Je t'aime plus que tout au monde Christine, tu seras ma femme, c'est écrit, inutile de lutter

Je n'ai pas répondu. L'après-midi me parut interminable, ce que je redoutais le plus c'était que Karen Minot réclame encore son avocat.

Je quittais le Commissariat vers 20h, les affaires en cours m'avaient presque fait oublier Philippe. En arrivant sur le Parking, il était là, appuyé contre ma voiture. Je ralentis le pas, je respirais profondément avant de l'aborder :

- Qu'est-ce que tu fais là ?
- J'avais envie de t'inviter à dîner. Tu n'as pas répondu à mon message cet après-midi, tu vas être punie.
- Philippe, cesse ce jeu malsain ! Nous n'avons plus l'âge des plaisanteries d'adolescents. Sois un peu sérieux et raisonnable. Tu es en train de gâcher ce qui pourrait être une belle amitié.

Il ne me laissa pas finir, s'approcha de moi les yeux injectés de sang, me saisit par les épaules et commença à me secouer en vociférant :

- Christine tu es à moi ! je ne laisserais personne te voler à moi, je préférerais que nous sombrions ensemble dans les feux de l'enfer...

A ce moment un collègue arrivait pour prendre son véhicule, alerté par les cris il s'approcha :

- Un souci Mademoiselle ?

Philippe me lâcha et s'enfuit. Il me fallut une bonne dose de persuasion pour empêcher l'agent de le poursuivre.

Ce soir là il n'était pas prévu que Cédric passe la soirée avec moi. Tranquillement j'allais pouvoir réfléchir à la stratégie à mettre en place pour sortir de ce guêpier.

Moi qui côtoyais des criminels, des escrocs de tout bord, je me sentais impuissante. J'étais comme une petite fille apeurée n'osant raconter à personne ses tourments. Et si j'appelais mon père... à cette heure il devait encore être à son cabinet. Il avait connu Philippe très jeune et en général il était de bon conseil. Comme s'il attendait mon appel, il décrocha à la première sonnerie.

- Ma fille ! quelle joie de t'entendre ! comment vas-tu ?

A ma voix il comprit tout de suite que quelque chose clochait. Je débarrassais mon histoire d'un trait sans presque respirer... à l'autre bout du fil il y avait un grand silence...

- Papa ? tu es toujours là ?
- Oui ma chérie. C'est ahurissant !! j'en perds les mots !! je n'avais jamais senti chez lui de tendances perverses quand on le voyait l'été, c'était un gamin sans histoire et ses parents paraissaient des gens équilibrés. Tel que tu me le racontes cela ne ressemble pas à une plaisanterie quand même, tu devrais être prudente. Ce qui est compliqué c'est que vous êtes amenés à vous côtoyer professionnellement.
- Certes et je ne peux l'éviter sauf à ce que sa cliente demande à changer d'avocat.
- Tu pourrais faire cela Christine ?
- C'est une gamine qui a tué par instinct de survie. La victime essayait de la mettre sur le trottoir. Elle n'a pas l'air à l'aise avec Philippe, je pourrais peut-être lui donner discrètement une sorte de conseil

Je n'étais pas convaincu que cela suffise à éloigner Philippe de moi, mais au moins je serais tranquille au bureau.

Contre toute attente mon père poursuivit ;

Très bien, fais cela. Et pourquoi ne l'invites-tu pas à venir passer un week-end ici ?

- Papa, ce serait lui donner raison.
- Eh bien dis -lui que c'est moi qui l'invite, que j'ai envie de voir quel homme il est devenu et lui faire visiter le château. Bien sûr il faudra que tu fasses un effort pour lui faire croire que tu partages ses attentes...
- Pas certaine que ce soit une bonne idée ! il va s'imaginer déjà être ton gendre !
- Ne t'inquiète pas je gèrerais.
- Ça ne m'emballe pas quand même... et maman elle sera d'accord ?
- Je m'en charge, Fais-moi confiance. Evidemment il va falloir aussi éloigner ton Cédric pour quelque temps.
- Eh bien c'est un scénario digne de Hitchcock !! je te tiens au courant mon papa chéri. Merci vraiment !
- Tu me remercieras plus tard.

Convaincre Karen de changer d'avocat fut un jeu d'enfant, elle était prête à tout pourvu qu'elle s'en sorte au mieux. A priori, Philippe ne soupçonna pas la manipulation.

Dans la foulée j'expliquais à Cédric que je n'étais pas vraiment amoureuse de lui et que je préférais en rester là, le renvoyant à son chat persan. Il ne parut pas surpris.

Le plus difficile restait à faire : appeler Philippe.

J'avais répété mon discours avant de composer son numéro et je comptais déclamer ma tirade dès qu'il décrocherait ce qui fut assez facile :

- Philippe j'ai été injuste avec toi, tu as raison nous sommes faits l'un pour l'autre, ne perdons plus de temps. J'ai rompu avec Cédric et j'aimerais que le week-end prochain nous allions voir mes parents. Mon père adorerait te faire visiter le château même si les restaurations n'ont guère avancé. J'espère que tu es disponible ?
- Christine, ma chérie, mon amour, je suis sans voix devant tant de bonnes nouvelles. Avec grand plaisir...
- Parfait. Je t'envoie l'adresse, tu viens pour la fin de matinée.

Le samedi je m'arrangeais pour arriver avant lui. Ma mère avait mis les petits plats dans les grands, mon père volubile laissait à peine son invité s'exprimer. Quant à Philippe il paraissait transformé.

Après le déjeuner mon père suggéra d'aller visiter son œuvre d'art... en l'attendant devant le garage Philippe glissa son bras autour de ma taille, m'attira vers lui avec brutalité et tenta de m'embrasser, je le repoussais, son regard se durcit :

- Ma chérie on ne refuse pas le baiser de son futur époux, j'espère que tu ne joues pas... ton revirement est si soudain... ne me prends pas pour un imbécile, tu ne te débarrasseras pas de moi maintenant TU ES A MOI !

Il avait à peine retrouvé son calme quand la voiture s'avança vers nous. Pour la visite du château mon père l'accapara, je suivais à bonne distance.

Le reste de la journée fut plutôt serein. Mes parents semblaient s'être donné la consigne pour ne pas me laisser seule avec lui.

Je dormais dans ma chambre de jeune fille contigüe à papa maman et Philippe était logé dans la chambre d'amis de l'autre côté du salon.

En m'éveillant le lendemain j'avais l'impression d'avoir dormi un siècle...

Je trouvais mon père et ma mère en grand conciliabule dans la cuisine. Ma mère m'accueillit :

- Bien dormi ma puce
- Parfaitement ! Philippe dort encore ?
- Non, il est parti.
- Parti ?
- Oui il s'est levé tôt, a pris son petit déjeuner et nous a dit qu'il devait rentrer urgemment à Paris.
- Et c'est tout ?
- C'est tout.

Je trouvais cela bien étrange. Je me précipitais pour allumer mon portable, pas de message. Il s'était peut-être rendu compte qu'il était allé trop loin... mon père me sortit de mes pensées.

- Tu devrais être soulagée, il a dû réfléchir. Je t'emmène au château ce matin j'ai oublié de te demander ton avis sur quelque chose hier.

A l'entrée de la demeure seigneuriale mon père me demanda de patienter un peu dehors. Je l'entendis parler fort avec quelqu'un... puis un homme en tenue de garde champêtre sortit suivi par mon père qui le remerciait chaleureusement de son efficacité... Il salua mon père et partit.

- C'est le nouveau garde champêtre ? demandais-je à mon père
- Oui. Il vraiment très bien encore mieux que Mr Renoir.

Mon père retourna à la voiture pour prendre des outils. J'avais comme un pressentiment. J'entrais et je me sentis comme pousser par une force invisible vers la salle du coffre. Instinctivement je me précipitais jusqu'au coffre... il était ouvert, vide mais étrangement propre comme récemment nettoyé...

Mon imagination se mettait en route lorsque mon téléphone sonna, c'était la gendarmerie, Philippe Vincent s'était tué en voiture à 10 km de là.

Mon père n'eut aucune réaction à cette nouvelle, comme si il s'y attendait.

- Papa, tu n'as pas l'air surpris ?
- Si, si bien sûr. Au moins il ne t'embêtera plus !

Le coffre, le garde-champêtre, un mort près d'ici... je ne pouvais pas m'empêcher de relever des similitudes avec l'affaire de 1980.

L'idée que mon père, voire mes parents puissent être impliqués me donnait envie de vomir.

Sans donner d'explications je rentrais immédiatement à Paris. Après deux jours prostrée sur mon canapé je pris une décision qui allait bouleverser ma vie. Partir, oublier, reconstruire... j'allais m'installer loin, très loin... à Vancouver. Bien sûr ! VANCOUVER !

Là -bas j'ai construit ma nouvelle vie : mariée, deux enfants la criminologue est devenue Décoratrice d'intérieur. J'ai coupé les ponts avec mes parents mais je sais qu'ils ont vendu le château.

Léontine de BEAUCOURS

OCTOBRE 2021

Tous droits réservés.